 Magazine littéraire mars 81

idéologie française : pour ou contre bernard-henri lévy

Barbarie à visage humain, Testament de Dieu, Idéologie française *(Grasset éd.), Bernard-Henri Lévy n'y va jamais de main morte. Et, pour chacun de ses livres, c'est le même tohu-bohu, où il semble, parfois, que le livre ne soit que prétexte à polémique. Aussi vaut-il mieux parfois de cerner le débat, si violent soit-il. Nous avons demandé à Dominique Grisoni et à Raoul Girardet pourquoi faut-il, selon eux, être « pour » ou « contre » Bernard-Henri Lévy.*

idoles : mode d'emploi

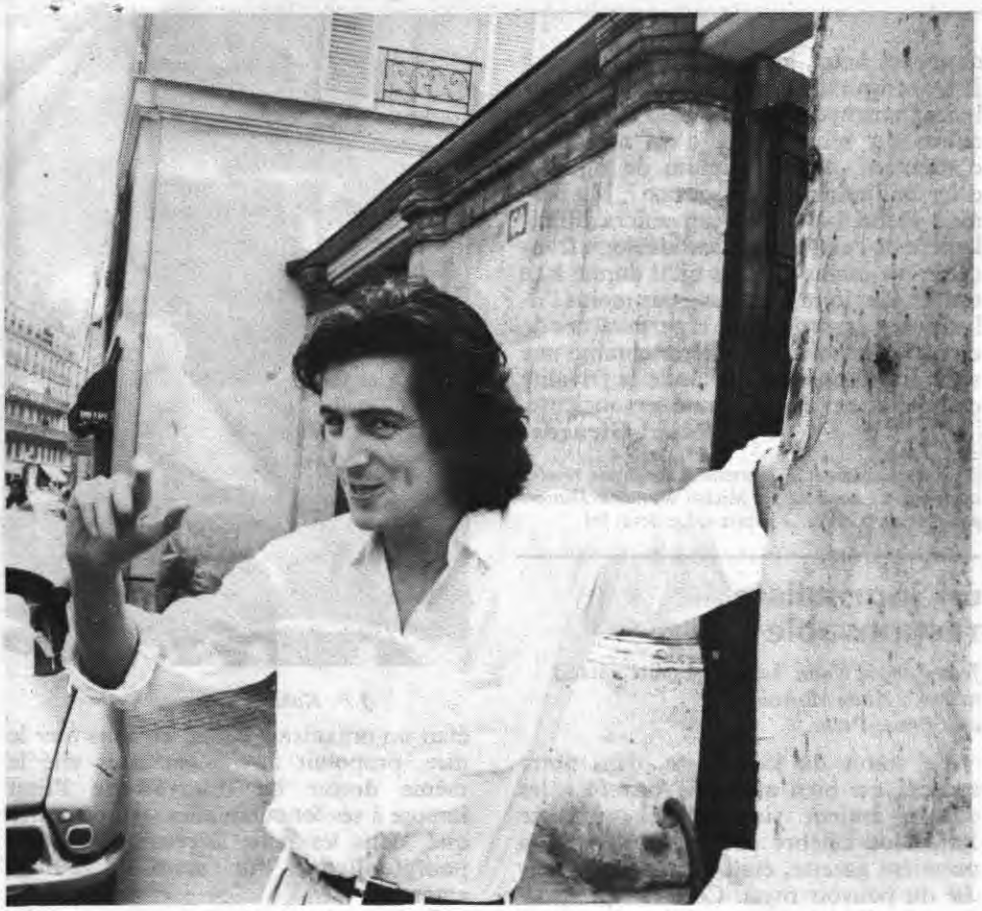
Décidément la mécanique est bien huilée. Lévy publie-t-il un livre ? Immédiatement les passions se déchaînent. Hurlements, invectives, insultes. Son travail est aussitôt dénigré, taxé de n'être qu'une méprisable provocation, ses thèses sont déclarées sans fondements, ses références sont décrétées irrecevables, bref ce qu'il écrit est juste bon à fiche au feu. Et si je voulais résumer l'opinion dominante, une formule suffirait : Lévy est un surdoué du *marketing* et un escroc de la pensée. Étrange procès, étrange condamnation. Qui curieusement me paraissent oublier l'essentiel, ou peut-être, tout bonnement, *cherchent à cacher l'essentiel,* A savoir : ce que Lévy voudrait nous faire entendre.

Ainsi, cette fameuse *Idéologie française :* qu'en disent nos nouveaux inquisiteurs ? A quoi la réduisent-ils ? Qu'ont-ils simplement accepté de lire dans ce qui est écrit ? Faites le test avec moi. Il est du genre révélateur. Par exemple, vous verrez certains s'étendre interminablement sur la triste école d'Uriage et lui redorer son blason. Déjà cela, comme on dit, « faut l'faire » ! Mais vous en verrez aussi d'autres égrener une pétition de principe sur l'insoupçonnable honorabilité de Mounier. D'autres encore viendront vous assurer, la main sur le cœur et un bandeau sur l'œil, de l'indéfectible attachement de Péguy aux idéaux anti-racistes. Et d'autres enfin, ce qui est normal dans leur cas, vous jureront avec le ton indigné d'une vieille putain sur le retour qui joue les pucelles effarouchées, que, vrai de vrai, le Parti communiste français n'a jamais pactisé avec le Diable fascisme, ni même bien sûr flirté avec la Sirène pétainisme.

Quoi ? Ce sont là les thèses de *L'idéologie française ?* On croit rêver ! Mais où est donc passée l'idée, pourtant clairement énoncée, et non moins clairement démontrée, que le pétainisme des années 40, plus qu'une idéologie de la collaboration, a d'abord été conçu et mis en œuvre comme la stricte application d'un authentique fascisme à la française ? Qu'est devenue l'analyse de Lévy qui montre, preuve à l'appui, l'extraordinaire fascination exercée par les systèmes totalitaires sur la majorité des intellectuels français qui vaporisaient l'air du temps au cours de la décennie 30-40 ? Où parle-t-on de l'obsession têtue qui ronge nos penseurs : cette écœurante certitude que dans les profondeurs de la Terre française palpitent les valeurs universelles de l'espèce humaine ? Qui rapporte les troublantes convergences conceptuelles que Lévy met en évidence chez les idéologues de gauche et de droite : la race, la santé, la force, l'énergie, l'autorité, la révolution, etc., les mêmes termes pour défendre des options qui s'affirment radicalement opposées ? Sous la plume de qui pouvons-nous lire cette grave leçon que Lévy nous délivre : la France, à l'instar de ses voisins d'Europe, a su produire son propre discours fasciste, sans avoir besoin de recourir à des emprunts chez les uns ou chez les autres, parce qu'elle détenait déjà, dans sa tradition culturelle, les linéaments d'une telle doctrine ? Et où est passée, pour finir, la thèse majeure de l'ouvrage de Lévy, si dramatiquement illustrée par notre actualité quotidienne : que cette part fasciste de l'idéologie française n'a pas été exorcisée, qu'elle continue à travailler sournoisement les cervelles, et qu'on la trouve à l'œuvre derrière les bulldozers de Vitry, comme dans le discours des vœux présidentiels saluant l'avènement de 1981 ?

Constatez le décalage : j'ai vraiment le sentiment de ne pas avoir lu le même livre que l'ensemble de la critique. Mais ce qui est pire encore dans cette histoire affligeante, c'est l'enfouissement systématique de la parole de Lévy, sous prétexte qu'il trahit scandaleusement ses auteurs de référence, en ne prenant pas en compte la totalité de leur œuvre, et en manipulant au gré de sa démonstration les formules qui l'arrangent, lesquelles replacées dans leur contexte d'origine seraient sensées revêtir une toute autre signification. Démarche classique : on invalide un message en jetant la suspicion sur ce qui le fonde.

Seulement pourquoi revendique-t-on si fort que Lévy affiche des vertus dont on dispense ordinairement les autres intellectuels ? Par exemple, sur ce problème de la trahison de la pensée d'autrui. Je prends Nietzsche. Aujourd'hui, à son sujet, c'est le consensus : il est considéré par tous les exégètes comme celui qui a le mieux trahi la pensée des grands philosophes classiques. Que dit-on de lui ? Qu'il est génial ! Et l'on glose à n'en plus finir sur les masques dont il affuble chacun. Maintenant, sur la question du choix des matériaux, disons de la sélection des textes et du refus de prendre toute une œuvre en compte. Sans aller très loin : prenez Foucault. Il n'y a pas un historien sérieux qui n'ait relevé son parti-pris manifeste. Foucault prélève, en effet, dans la matière historique ce qui va servir ses thèses et alimenter son propos,



Bernard-Henri Lévy (Ph. Rush-Bassouls).

et délaisse royalement les documents qui les contredisent. Est-ce qu'on l'insulte pour cela ? Est-ce qu'on le condamne sans appel ? Pas du tout : on débat, avec lui, pour tenter de préciser sa méthode de travail, car on l'estime productive et riche de promesses. Je pourrais multiplier les exemples à l'infini. Parce que c'est, je crois, une caractéristique fondamentale du travail philosophique contemporain que de commencer par énoncer des thèses et d'aller ensuite quérir leur légitimation dans les domaines et les œuvres qui s'y prêtent. Du moins est-ce une pratique que nous ont léguée ceux que l'on nomme *les maîtres du soupçon* et que, pour la France, tant les Sartre, que les Merleau-Ponty, Althusser, Deleuze et compagnie, ont adoptée et nous ont incité à continuer. Certes, la méthode est contestable, mais elle porte ses fruits : grâce à elle, nous avons appris à penser. Et nous avons aussi appris un nouvel usage des idoles : non plus les encenser béatement, craindre leur courroux et trembler devant elles, mais les questionner, sans cesse, les faire vaciller sur leur socle, éventuellement, les déboulonner. Au dogmatisme désormais, nous savons opposer la liberté de penser. A l'amnésie, nous préférons la dure réalité du souvenir. Au confort tiédasse des certitudes obtuses, nous substituons les douloureuses inquiétudes du doute.

Lévy n'affirme rien d'autre que cela. Et son *Idéologie française* n'est rien d'autre non plus qu'un formidable cri d'alarme. Il secoue la somnolence ambiante, il ose poser des questions, il ébranle les convictions. C'est pourquoi le choix est clair : ou faire chorus avec les professionnels du sommeil et laisser les vieux démons du passé travailler a leur sape, ou entendre cette voix de plus en plus solitaire et refuser les rêves roses, pour entreprendre de déchiffrer le réel et ce sur quoi il repose.

Dominique Grisoni

d'une certaine sorte de frivolité

Nous autres Français, et plus particulièrement nous autres Français qui lisons, écrivons et avons cru parfois malin de nous mêler aux tumultes de notre temps, nous ignorions jusqu'à présent l'ampleur de notre ignominie. Lecteurs de Barrès, de Proudhon ou de Peguy, personnalistes, traditionalistes, communistes, nationalistes, syndicalistes, nous voici enfin dépouillés de la diversité des haillons idéologiques sous lesquels nous tentions de nous dissimuler. Découverts dans notre commune et consternante nudité. Le spectacle est assez répugnant : tous fascistes sournois, ravitailleurs clandestins de camps d'extermination, manipulateurs de pogroms, prophètes hagards des grands totalitarismes du siècle... Une complicité générale s'obstinait à le cacher. M. Bernard-Henri Levy est apparu, vengeur exemplaire. Le voile a été déchiré.

Élève bien doué, M. Bernard-Henri Levy a reçu de ses professeurs l'autorisation d'enseigner dans les lycées et collèges. La possession, vite reconnue, d'une certaine élégance de style lui a épargné cette tâche subalterne. Méritoirement soucieux d'assurer sa connaissance des phénomènes sur lesquels il avait déjà écrit, il vient de lire trois à quatre bons livres d'histoire (1). Grâce à eux, à travers eux, la découverte s'est imposée à lui d'un certain nombre d'auteurs dont l'ensemble de l'œuvre lui reste, de toute évidence, assez peu familière. Il en a, avec le zèle touchant du néophyte, hâtivement recueilli diverses citations. Tronquées, isolées de leur contexte chronologique, arbitrairement juxtaposées, celles-ci constituent les pièces essentielles d'un réquisitoire modestement placé sous le titre d'*Idéologie française*.

En toute innocence, en toute ignorance, M. Bernard-Henri Levy vient de fait de frôler un très grand sujet. Qui écrira l'histoire de ce puissant mouvement de pensée et de sensibilité qui ne se limite évidemment pas à la France, traverse toute l'Europe du XIX^{e} siècle et qu'on peut appeler celui de la contestation anti-bourgeoise ? Dénonciation de l'individualisme libéral, nostalgie des vieilles solidarités communautaires en voie d'éclatement, refus du « désenchantement du monde », hantise de la décadence, condamnation de la morale du profit et du règne de l'Argent, appel à l'action, volonté de restaurer les valeurs d'un nouvel héroïsme... Dans leur confusion et souvent dans leurs contradictions, des noms les plus illustres de la pensée et de la littérature aux plus détestables des agitateurs de faubourg, dans les rangs de ce qu'il est convenu d'appeler la droite aussi bien que dans ceux de ce que l'on nomme aujourd'hui la gauche, à contre-courant de l'évolution générale de la vie sociale, ces thèmes ont trouvé durant plus d'un siècle d'innombrables interprètes. Ils témoignent à tout le moins d'un malaise tenace, d'une angoisse persistante sur laquelle il ne serait pas vain de s'interroger.

M. Bernard-Henri Levy en a rencontré l'écho dans les ouvrages qu'il a parcourus. Impuissant cependant à en saisir la genèse, à les replacer dans leurs véritables dimensions historiques, celles d'une société et d'une civilisation, il a cru apparemment judicieux d'en transposer l'évocation sur un plan plus familier : celui de la polémique quotidienne, des controverses rituelles et des vieux règlements de

compte si chers au cœur de la classe intellectuelle. Les vrais problèmes se trouvant écartés, ceux-là mêmes qui introduiraient le plus directement à la compréhension du contemporain, reste un étrange acte d'accusation dont les techniques d'amalgame et de montage s'apparentent sans réticence aux plus réussis des modèles staliniens. Aux lendemains de l'armistice de 1940, dans Paris occupé, un groupe de dirigeants communistes sollicite de la censure allemande l'autorisation de faire reparaître l'*Humanité;* dans le même temps, les rédacteurs d'*Esprit* chantent avec entrain « Maréchal nous voilà » dans les prairies d'Uriage : la preuve est faite, formelle, d'une même appartenance idéologique, d'une évidente connivence intellectuelle et morale. De la multiplication vétilleuse de ce type de rapprochements, identifications et généralisations, une conclusion s'impose, brève, péremptoire : viciés au plus profond de l'âme par l'héritage idéologique d'une « francité » une, indivisible, traditionnellement attachée à l'exaltation de la tyrannie et à l'entretien du racisme, les aînés et compatriotes de M. Bernard-Henri Levy ont agi comme ils étaient depuis longtemps appelés à agir, c'est-à-dire en déplorables gredins.

L'attitude la plus raisonnable serait sans doute de considérer la chose comme une sorte de facétie adolescente, au dessein naïvement provocateur. La plaisanterie pourrait d'ailleurs ne pas manquer d'une certaine drôlerie, sa logique conduisant en effet les derniers des coupables présumés à se dénoncer mutuellement, toute véhémence retrouvée.

Elle procurerait, d'autre part, à son auteur, le plaisir délicat de faire de lui-même son propre contradicteur : appliqué à montrer, dans un précédent ouvrage, dans l'abandon de la vieille foi monothéïste la source de tous les maux totalitaires, ce sont maintenant, de Péguy à Mounier, les croyants les plus fidèles du Dieu unique qui se trouvent dénoncés comme les plus pernicieux des fachos... Il y eu cependant autour de ce livre trop de vacarme orchestré, on perçoit trop nettement en lui tout ce qu'il recèle de fabriqué, d'artificiel et tout compte fait de suspect, pour ne pas, à son tour, croire de son devoir d'élever un peu la voix.

Car enfin, nous autres Français, et plus particulièrement nous autres Français qui lisons, écrivons et parfois nous sommes trouvés engagés en des combats douteux, nous ne refusons pas d'être jugés. Nous acceptons que le procureur soit inflexible, sûr de son infaillibilité, convaincu qu'il a toujours eu et conservera toujours les mains inexorablement pures. La vocation l'exige : elle n'appelle pas plus à elle les intelligences trop ductiles que les âmes trop compatissantes. Mais est-ce trop exiger qu'il ne s'obstine pas à confondre les dates, les lieux, les faits et les identités ? Est-ce trop exiger qu'il fasse preuve, dans le maniement des témoignages et l'ordonnance du réquisitoire, d'un minimum d'attention, d'un minimum de rigueur, d'un minimum de conscience ? M. Bernard-Henri Levy nous convaincra difficilement de l'existence d'*une* idéologie française, du moins au sens qu'il donne à ce terme. Son livre n'en reste pas moins l'illustration exemplaire de la permanence de ce qu'il faut bien considérer comme une spécificité nationale : celle de la frivolité dogmatique et de la légèreté sentencieuse.

Raoul Girardet

(1) Essentiellement Z. Sternbell, *La droite révolutionnaire,* Le Seuil Ed., et Michel Winnock. *Histoire politique de la revue,* « Esprit », Le Seuil Ed.

un journaliste responsable

Jean-Fançois Kahn, Liberté, égalité, quand même !, *Alain Moreau, coll. Presse-Poche.*

Le statut du journaliste, dans notre société, est bien ambigu. Autrefois, les choses étaient simples. Théophraste Renaudot, célèbre pour avoir inventé la première gazette, était un simple stipendié du pouvoir royal. Ce n'est que pendant la Révolution que des journaux, fabriqués souvent par des non-professionnels, prétendirent exprimer d'autres points de vue. Même si Napoléon réduisit la presse à un seul journal, *Le Moniteur,* qu'il écrivait presque directement, la tradition de la pluralité reprit ses droits sous la Restauration. Toutes les lois sur la presse, qui toutes visèrent à la limiter, n'y purent rien. Il n'y eut que pendant l'occupation allemande, et sous le règne de l'État Français, que la presse résistante dut se cantonner à la clandestinité. Ainsi par des alternances de légalisme ou d'illégalisme, tant bien que mal, la presse parvint à faire son travail : travail d'informer, mais aussi travail de juger, de dire ce qu'on pense. D'ailleurs l'information, simplement par le choix qu'on fait d'elle plutôt que de telle autre, l'importance qu'on lui attache, n'est pas elle-même innocente.

L'un des événements les plus importants dans l'histoire du statut des journalistes fut cette phrase de Georges Pompidou disant que les journalistes de la télévision n'étaient pas des journalistes comme les autres. Naïf, Pompidou sous-entendait sans doute que, puisque la télévision atteignait une audience qu'aucun journal n'avait jamais atteinte, la quantité se transformait en qualité, selon le vieux schéma marxiste. Si un journal avait tant d'audience, les journalistes avaient une autre responsabilité. Rusé, Pompidou sous-entendait aussi que la télévision était un organisme d'État et, sans oser le dire, proposait aux journalistes télé le même devoir de réserve que l'État impose à ses fonctionnaires. On peut dire que, dans les faits, la recommandation pompidolienne fut assez largement entendue.

J.F. Kahn (Ph. Rougemont).

Restent des journalistes qui pensent que leur fonction ne se limite pas à l'information pure — d'ailleurs celle-ci n'existe pas — que le journaliste a fonction également d'éveilleur, d'inquiéteur, eût dit Gide, et, finalement, de conscience. C'est la position de Jean-François Kahn, dont un recueil d'articles vient d'être publié chez Alain Moreau sous le titre déjà significatif de *Liberté, égalité quand même !*

Dans une remarquable introduction, Jean-François Kahn prolonge la réflexion que faisait Paul Nizan dans sa préface de *Chronique de Septembre :* qu'est le journaliste, quel est son rôle, quelles sont ses motivations, et jusqu'où a-t-il le droit d'aller trop loin ?

La réponse de Jean-François Kahn est claire : le journaliste doit aller au bout de la vérité, et au bout de sa conscience. Et dans tous les articles que Kahn a conservés, choisis dans les centaines qu'il a écrits, pour *Paris-Presse,* puis pour *Le Monde,* puis pour *Le Matin, Le Quotidien de Paris* et *Les Nouvelles littéraires,* dont il assume aujourd'hui une brillante rédaction en chef, c'est ce souci qui prédomine. Dire clairement ce qu'il pense dans telle situation, n'en pas dire plus, mais dire tout. Ainsi, dans un éditorial du *Matin* intitulé « De la responsabilité de l'intellectuel », Jean-François Kahn écrit ceci qui me paraît significatif : « Il est absurde de proclamer que la guerre a été perdue à cause de Gide et la paix à